

LE LIVRE

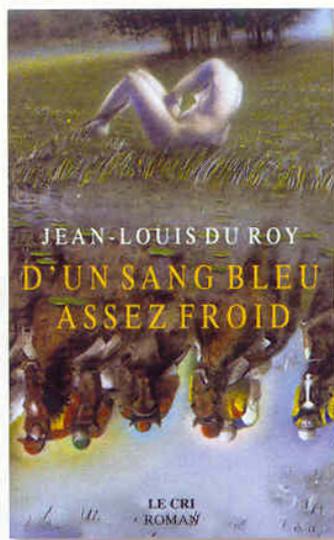
D'un sang bleu assez froid

par Jean-Louis du Roy - Editions Le Cri

Pour son troisième roman, Jean-Louis du Roy de Blicquy prend comme narrateur un homme de cinquante-cinq ans (son âge), hospitalisé après un grave accident de la route, dont le JE passe au IL quand il se raconte au cours de brefs retours en arrière. Ambroise Lespard est un homme d'affaires, "symbole vivant du capitalisme sauvage" et infatigable coureur de jupons, qui navigue dans les eaux de la haute finance internationale et dans des aventures sentimentales.

La pimpante Isabelle, née baronne de Marcourt, qui a hérité de ses ancêtres "d'un sang bleu assez froid", a transgressé les lois de son milieu pour l'épouser, lui le parvenu sorti de nulle part, qui était riche à vingt-cinq ans et avait cru pouvoir s'acheter une famille. Son amie de coeur est Wanda que l'on surnommait "Trompette" à l'université parce qu'elle trompait ses amants avec une redoutable constance et qui est devenue psychanalyste de renom, "épousant le Sphinx de Vienne comme une nonne épouse Jésus". La première a meublé leur appartement de l'avenue Louise avec les portraits de ses ancêtres; la seconde habite dans le vieil Uccle une maisonnette aménagée dans le style soixante-huitard confortable.

Ambroise aime la musique classique, la peinture contemporaine, les courses de chevaux et les femmes. Dans le Boeing pour New York, au début de la guerre du Golfe, il rencontre



Laura Castelli, une ravissante jeune femme de vingt-cinq ans en blue jeans et tee shirt de luxe. On ne sait trop et c'est fort bien ainsi, car si le lecteur en savait trop, il n'y aurait plus de suspense, plus de roman noir.

D'autant plus que l'auteur nous entraîne, de l'hôtel Plaza au paddock de Chantilly, du bois de la Cambre à Saint-Germain-des-Prés, de Wall Street au pont de Brooklyn, d'une banque de Genève à un concert de la Philharmonique, de l'autoroute du Soleil à celle de Bruxelles, dans les rebonds les plus fous où se succèdent magouilles financières, arnaques turfistes et faits divers sanglants. Tout va très vite, sur le rythme haletant d'un polar économique (comme on joue en Bourse). C'est grave et féroce, mais la vision pessimiste du monde en général

et du monde des affaires en particulier est assaisonné d'un humour noir qui évite toute dramatisation excessive. Avant un dénouement douloureux, ambigu peut-être, que l'on ne racontera pas ici, cela se lit d'une traite. C'est un vrai roman. C'est le meilleur de Jean-Louis du Roy.

J.H.

-J.-L. du R. : Oui, mais il y a longtemps de cela. A cinq ou six ans, j'ai été opéré des yeux et je suis resté hospitalisé plusieurs semaines. Je n'ai plus eu d'expérience de ce genre depuis lors. C'est étrange que vous ayez eu l'impression du "vécu". L'hôpital est d'ailleurs un endroit que je déteste, c'est ma terreur. Si un ami y est, je préfère lui téléphoner que lui rendre visite. Et j'ai bien décidé de mourir chez moi !

- L'Eventail : Quand travaillez-vous ?

-J.-L. du R. : Maintenant que j'ai plus de temps pour écrire, et que je ne dois plus voler celui-ci à mes enfants, je m'y mets vers 10 heures du matin et je continue jusqu'à midi. Je ne montre mon texte à personne avant parution, pour ne pas casser le ressort de la création, des personnages. J'écoute de la musique classique en travaillant, cela ponctue l'action.



- L'Eventail : En dehors des chiffres, aviez-vous beaucoup de sujets d'intérêt ?

-J.-L. du R. : Les chiffres ne m'ont jamais intéressés comme tels. J'ai fait une carrière financière en fonction de mes diplômes et pour gagner ma vie. Maintenant que je suis plus libre, et que je peux écrire à ma guise, je suis enfin heureux ! En littérature, je préfère Simenon à Proust. Côté polars, j'ai renoncé à Mary Higgins Clark (elle se répète) mais j'adore David Baldacci. Je vais moins souvent au théâtre où l'on ne peut partir avant la fin. Oui, j'ai vu "Les choses de la vie", de Sautet d'après Guimard, mais ce film n'a pas influencé mon troisième roman. Je dors bien devant la télé, sauf pour les infos et certaines émissions d'Arte.

Jacques Hilaire
Photos : Patricia Matthieu de Wynendaele

Jean-Louis du Roy de Blicquy

"Maintenant que j'ai le temps d'écrire, je suis enfin heureux !"

NÉ À ETTERBEEK en 1945, licencié en sciences politiques et sociales (UCL), maître en management public (Solvay ULB), Jean-Louis du Roy de Blicquy a eu, des années durant, un métier et un hobby. Son métier, c'étaient, ce sont encore, à Bruxelles, des fonctions dirigeantes dans le domaine financier, dans une grande société de Bourse plus précisément, dont il préside encore le conseil d'administration. Vivant avec sa femme Bernadette (il l'appelle Bobette), sa fille Sybille (19 ans) et son fils Hadrien (16 ans) dans une jolie maison du Brabant flamand (à Grimbergen), son principal hobby est l'écriture. Il a publié trois romans jusqu'ici ("*Cash Cache*" en 1987, "*Tempête et nuit noire à Snavoïe*" en 1993, "*D'un sang bleu assez froid*" en 2000) et en a commencé un quatrième, car son hobby pourrait devenir un vrai métier. Il a l'intention, maintenant qu'il en a le temps, d'écrire un roman par an.

– **L'Eventail** : *Encore des polars ?*

– **J.-L. du R.** : Pas nécessairement. Ce qui compte pour moi, c'est de ne jamais écrire des choses ennuyeuses, de resserrer l'action pour retenir l'attention du lecteur. Pour mon troisième roman, j'avais 300 pages au départ, j'en ai gardé 166, quitte à vulgariser un passage financier plutôt que livrer tout le dossier. Maintenant que j'ai moins de contraintes professionnelles, je serai moins stressé, j'aurai plus de temps pour écrire mais aussi pour faire mûrir mes personnages, pour m'en tenir à une trame précise.

– **L'Eventail** : *Vous admettez que, dans "D'un sang bleu assez froid", vous avez une vision pessimiste et féroce des milieux (d'affaires et autres) que vous connaissez bien et que vous décrivez ?*

– **J.-L. du R.** : Une vision féroce, oui, parfois caricaturale et cynique, mais pas pessimiste. Les choses sont comme cela. Je ne vais pas cracher dans la soupe, mais en affaires, l'argent corrompt et rend insensible aux situations dans le monde. A la



manière de cet Américain, Heffner, dont j'écris qu'il avait décidé, une fois pour toutes, de borner son univers au marché des matières premières : "*Qu'une tornade emporte dix mille paysans au Brésil, il se réjouissait de voir monter le cours du café, qu'une guerre enflamme un continent, il se collait à son écran pour y déceler une marge possible; qu'une sécheresse affame un pays, il n'avait d'autre réflexe que de consulter le prix du lait en poudre pour en tirer un ratio*".

– **L'Eventail** : *C'est féroce, non ?*

– **J.-L. du R.** : C'est féroce, mais c'est vrai. C'est ainsi que cela se passe.

– **L'Eventail** : *Jouez-vous parfois aux courses ?*

– **J.-L. du R.** : Non, même s'il y avait des écuries de courses dans la famille du Roy. Mais j'aime les chevaux et l'équitation.

– **L'Eventail** : *La politique aussi ?*

– **J.-L. du R.** : Non, je laisse ça à mon grand frère Hughes, qui a été chef de cabinet d'Arthur Gilson et a aussi travaillé avec Pierre Wigny, avant de devenir président

de l'association "*Belges à l'étranger*". La politique internationale m'intéresse davantage, notamment parce qu'elle peut avoir de l'influence sur les affaires.

– **L'Eventail** : *Comment vos amis de l'aristocratie, dans votre famille notamment, apprécient-ils les critiques que vous leur adressez ?*

– **J.-L. du R.** : Pas de problème, ils ont le sens de l'humour. Dans ce roman d'ailleurs, comme dans le précédent, je ne critique pas le milieu mais l'hypocrisie de certains aristos, surtout dans le passé. Le mariage d'un homme riche avec une jeune fille noble désargentée, comme dans mon roman, cela a toujours existé. Molière en parlait déjà dans "*George Dandin*". Moi, je ne souhaite qu'une chose : qu'on me lise avec un esprit libre et que l'on s'amuse. Pour ma part, il est vrai, je préfère habiter ma maison de Grimbergen avec mes toiles contemporaines et mon jardin dont s'occupe Bernadette, qu'une propriété de famille, au milieu de tableaux d'ancêtres.

– **L'Eventail** : *Vous décrivez avec tant de vérité la chambre d'hôpital et les états d'âme d'Ambroise que cela sent le "vécu". Avez-vous déjà été hospitalisé ?*